

Raymond Aubrac, il n'est pas un journal de France qui, cette semaine, n'ait consacré une page au dernier grand représentant de la Résistance. Les plus hautes autorités de l'Etat, ici présentes, d'éminentes personnalités de tous bords lui rendent hommage. Plus discrètement, des hommes et des femmes ont exprimé leur émotion. Mercredi soir, une loge maçonnique parisienne, bien qu'il ne fût pas maçon, vouait sa séance à sa mémoire ; les élèves du lycée Molière, devant lesquels il était venu parler deux semaines auparavant, rendaient public un message de gratitude au grand homme disparu au nom de tous les jeunes Européens du Relais de la Mémoire. Jeudi, au lycée Benjamin Franklin d'Orléans, en préambule à une conférence sur la Résistance, 200 élèves se recueillaient debout durant une minute de silence en son hommage.

Si hautes que soient les leçons d'une vie, à quoi tient un ébranlement d'émotions sans précédent depuis longtemps ? A ce que sa disparition semble clore un chapitre de notre passé qui n'est plus déjà pour la plupart des Français que de l'histoire ? A une singularité de son parcours qui avait fait de lui un homme public sans qu'il fût un homme politique ? A une médiatisation poussée à l'extrême ? Au souvenir de Lucie ? Dans une période où tant de Français doutent d'eux-mêmes, je crois que Raymond et Lucie étaient devenus une référence et un exemple pour tous ceux qui se réclament des combats de la Résistance et des valeurs qu'ils ont incarnées, pour tous les jeunes à qui Raymond Aubrac, fort de ses souvenirs, recommandait de s'engager, comme lui l'avait fait, afin de construire pas à pas le futur.

Ce nom d'Aubrac, il y a 69 ans, que, jeune officier de la France Libre, je l'ai entendu prononcer pour la première fois : dans les derniers jours de juin 1943, des télégrammes reçus à Londres depuis la clandestinité nous apprenaient le drame survenu à Caluire, Jean Moulin avait été arrêté avec l'état-major-militaire de l'Armée secrète, dont Aubrac. Un drame humain -et la structure centrale de la Résistance abattue! Plusieurs chefs de la Résistance étaient alors présents à Londres. Celui que j'ai vu le plus secoué par la nouvelle était le chef du mouvement Libération, Emmanuel d'Astier de La Vigerie, qui, avant de retourner dans la nuit de la clandestinité, ne cessait de s'enquérir d'Aubrac. Car le jeune ingénieur des Ponts Raymond Samuel, pseudo Aubrac, et sa femme, l'agrégée d'histoire Lucie, avaient été des tout premiers pionniers de la Résistance à ses cotés dès la fin de 1940. Ils avaient fabriqué et distribué des tracts, Raymond avait dessiné le titre du journal clandestin Libération pour son premier numéro, paru en juillet 1941, il avait recruté les premiers distributeurs grâce auxquels se constituaient à Lyon, puis de ville en ville de la zone sud, des réseaux de sympathisants d'où émergeaient des groupes de militants. C'était le temps où la désobéissance était la première manifestation de la liberté, écrira-t-il. Imprégné de culture marxiste et spontanément d'extrême gauche sans vouloir adhérer à un parti, il avait encouragé d'Astier à nouer des liens étroits avec Daniel Mayer, qui tentait de constituer un parti socialiste clandestin.

En janvier 1942, Jean Moulin avait été parachuté en France pour coordonner les mouvements sous l'égide de De Gaulle et constituer une Armée secrète. C'est avec Aubrac qu'il avait eu le premier contact clandestin, leur rencontre devait avoir lieu sous la colonnade du théâtre municipal de Lyon, un mot de passe était prévu pour qu'ils se reconnaissent, l'un devait dire : « La lune est verte » et l'autre répondre : « Non, elle est carrée ». Ses responsabilités n'avaient ensuite cessé de croître à mesure que la résistance s'amplifiait. Membre du groupe dirigeant de Libération, il s'était consacré à mettre sur pied au sein du mouvement un secteur orienté vers l'action militaire, d'abord en regroupant des jeunes et des ouvriers en groupes d'action par dizaines qui soutiendraient, au moment venu, le débarquement espéré et, fin 42, il était devenu l'un des membres de l'état-major du général Delestraint, commandant en chef de l'Armée secrète. Les Allemands allaient arrêter Delestraint le 9 juin 1943. C'est à la suite de cette arrestation qu'avait été convoquée la réunion de Caluire où Aubrac devait être nommé chef provisoire de l'Armée secrète pour la zone nord. Sur le sort des patriotes arrêtés à Caluire, malgré les efforts pour les secourir, l'incertitude dura longtemps. Après trois mois, fin octobre, deux télégrammes parvenus à Londres nous apprirent qu'un camion de la Gestapo avait été attaqué par des patriotes en plein Lyon, qu'Aubrac et seize

autres détenus avaient été libérés et que Lucie Aubrac avait participé à l'exploit. Il fallait d'urgence que Lucie, Raymond et leur jeune fils soient exfiltrés de France, mais une météo désastreuse interrompit pendant trois mois les liaisons clandestines tant aériennes que maritimes : on devinait les Aubrac errant cachés de gîte en gîte. Ce fut seulement dans la nuit du 8 au 9 février 44 qu'un bombardier léger de la Royal Air Force réussit à se poser près de Bletterans, dans le Jura, pour les embarquer. L'opération fut dramatique, l'avion s'était embourbé, il fallut trois heures d'efforts et le secours du village voisin pour qu'il pût décoller.

Trois jours plus tard, à Londres, Lucie Aubrac donnait naissance à son second enfant, Catherine surnommée Catherine-Mitraillette, tandis que les journaux, enfin informés, célébraient l'extraordinaire exploit de cette jeune femme qui, tout enceinte qu'elle fût, avait dirigé, mitraillette en main, en plein jour, en plein Lyon, l'attaque du camion allemand transportant les détenus. C'est alors que j'ai connu Raymond et Lucie Aubrac. Ce qui n'était pour moi qu'un nom s'incarnait en un couple. Tandis que Raymond allait représenter Libération à l'Assemblée consultative d'Alger, Lucie et moi avons collaboré au sein de l'antenne londonienne du commissariat à l'Intérieur. De ces mois de 1944 où nous vivions dans la préparation de ce qu'on appelait l'insurrection nationale date entre nous une amitié qui ne s'est jamais démentie : même combat pour une même patrie. Depuis 69 ans, dans le cercle de plus en plus étroit des survivants, les liens sont devenus plus clairement ceux d'une fraternité. C'est à cette fraternité que je dois aujourd'hui aux enfants de Raymond et Lucie l'honneur bouleversant de prononcer cet adieu.

Mais pour Raymond Aubrac, le combat n'a jamais été fini. A Alger, écarté par une déplaisante coalition du poste de directeur politique du commissariat à l'Intérieur, il s'engagea dans les parachutistes, mais le 6 août, de Gaulle le nomma commissaire de la République pour la région de Marseille, afin de prendre fonction dès qu'aurait réussi le débarquement en Provence. Ici commence pour lui une carrière de trois ans de grand serviteur de l'Etat. Il arrive à Marseille en plein combat, il a trente ans, il est presque seul et doit assumer toutes les responsabilités, y compris le droit de grâce. Il faut imposer l'ordre dans une région en ébullition : il y crée les Forces républicaines de sécurité, recrutées parmi les FFI et les gardes mobiles ayant prouvé leur patriotisme. Il faut présider à une épuration efficace, mais conforme au droit alors que des autorités irrégulières multiplient les arrestations : il met en place les premières cours de justice créées en France libérée. Il faut relancer l'économie, il réquisitionne quinze entreprises employant quinze mille ouvriers et fait augmenter les salaires tout en limitant l'inflation, s'appuyant sur la gauche et l'extrême gauche résistantes, mais jugé trop rouge par des socialistes locaux, il est le premier commissaire de la République relevé de ses fonctions en janvier 1945.

C'est pour prendre aussitôt la responsabilité du déminage. Près de 15 millions de mines laissées par les Allemands rendent inaccessibles 500 000 hectares le long de nos côtes de la frontière belge à la frontière italienne, mais aussi dans les zones de combats, de la Normandie et la Bretagne aux Vosges et à l'Alsace. Il obtient du gouvernement puis des Alliés d'utiliser 48 000 prisonniers allemands de concert avec 3 000 démineurs français, l'essentiel est accompli fin 1945, au prix élevé qui lui a été reproché, mais pouvait-on faire autrement, de 500 tués parmi les démineurs français et 2000 tués allemands. Jusqu'au départ des ministres communistes du gouvernement en 1947, Raymond Aubrac, proche d'eux, contribue à la tâche de reconstruction. Après quoi une nouvelle vie commence qui sera une suite d'engagements au service des idéaux qui l'ont guidé durant la Résistance. C'est dans cette autre vie que Caluire le rattrape dans les années 1980, quand le Gestapiste Barbie, le tortionnaire de Jean Moulin, est livré à la justice française et que, pour semer la division, il prétend qu'Aubrac aurait été l'informateur ayant permis le traquenard de Caluire. L'historien que je suis, certain d'être l'interprète de la communauté des historiens, se doit de rappeler que les documents allemands retrouvés, leur concordance avec les nouveaux témoignages français et les éléments revisités des procès Hardy, permettent de reconstituer la chaîne de trahisons, de fautes et d'imprudences qui ont conduit au drame et de faire justice de diffamations scandaleuses.

En ce nouveau siècle, si loin des combats que nous avons menés, je veux redire ma peine aux enfants et petits-enfants de Raymond et de Lucie. Parlant ici à leur demande comme un des tout derniers qui se souviennent, honoré et ému de le faire, je rappellerai les derniers vers de la « Complainte du partisan » que d’Astier composa à Londres comme un pressentiment, peu de jours avant le drame de Caluire :

Hier encore, nous étions trois  
Il ne reste plus que moi  
Et je tourne en rond  
Dans les prisons des frontières  
Le vent souffle sur les tombes  
La liberté reviendra  
On nous oubliera  
Nous rentrerons dans l’ombre.

Dans l’ombre, Raymond et Lucie Aubrac, couple désormais mythique, continuent et continueront de dresser le flambeau de la justice et de l’espérance.